

Inw. 2228.

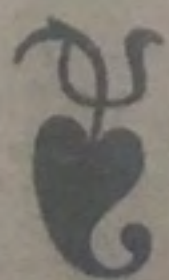
S 289

PP 1002 I/

FRANÇOIS COILLARD

UNE VISITE A VALDÉZIA

FRAGMENT INÉDIT



DÉPARTEMENT MISSIONNAIRE
DES ÉGLISES PROTESTANTES
5, CHEMIN DES CÈDRES
1000 - LAUSANNE 9

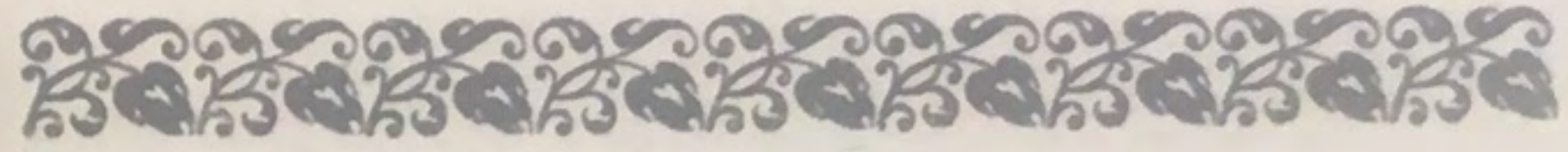
S 289 Une Visite à Valdézia.

Prêté le :

Nom :

Adresse, tél. :

Imprimé



DÉPARTEMENT MISSIONNAIRE
DES ÉGLISES PROTESTANTES
5, CHEMIN DES CÈDRES
1000 - LAUSANNE 9

Le 16 avril 1877, M. et Mme François Coillard quittaient leur station de Lérivé (Lessouto) et entreprenaient, à la recherche d'un champ de mission, le voyage d'exploration au pays des Banyais qui devait, après de nombreuses péripéties, aboutir au Zambèze. Ils étaient accompagnés de quatre évangélistes bassoutos, dont Asser et Aaron.

En juin, ils arrivaient à Goedgedacht, chez le missionnaire hollandais, M. Hofmeyer. Coillard écrit :

M. Hofmeyer est un homme d'une belle taille, simplement vêtu, la figure radiieuse et souriante. Il gagne d'emblée votre cœur et votre confiance. On n'est pas cinq minutes avec lui qu'on sent un cœur débordant d'un généreux enthousiasme pour Jésus et d'une foi illimitée en Dieu. C'est ce qui répand sur sa conversation un charme, une fraîcheur qui vous captivent. Son expérience chré-

tienne prend les proportions de celle d'un apôtre. J'ai rarement vu un chrétien aussi heureux.

La mission chez les Banyais est son idée. Aujourd'hui, il est hors de joie et disposé à tout faire pour nous. Il nous a procuré deux attelages de bœufs pour aller à Valdézia.

Devant revenir à Goedgedacht, nous y avons laissé tous nos bagages et nous nous sommes mis en route (28 juin) à travers le pays connu sous le nom de Spelonken, à cause de ses collines toutes boisées. Mais nous ne manquons pas de trouver ici et là quelques mauvais pas.

Valdézia, 4 juillet 1877.

Figurez-vous un petit mamelon entouré de collines parsemées d'arbres et d'arbus-tes ; au pied, un ruisseau qui serpente et bouillonne dans la vallée, en face la chaîne majestueuse du Zoutpansberg avec ses flancs couverts de forêts, ses gorges profondes, ses cimes dentelées qui se découpent sur un ciel d'azur ; et sur ce petit mamelon, comme

dans un nid qu'il faut chercher, placez un hameau semi-européen : c'est Valdézia, c'est la station de l'Eglise libre du canton de Vaud, commencée en 1873 par nos évangélistes bassoutos Asser et Eliakim, et fondée définitivement, deux ans plus tard, par MM. Paul Berthoud et Ernest Creux. Deux petites maisons d'habitation, de grandes huttes indigènes, qui servent de dépendances et d'école, un hangar que l'on va inaugurer comme lieu de culte et près duquel sont plantés deux poteaux auxquels on suspend une grosse cloche qui sonnera pour la première fois en notre honneur, à quelques pas de là un groupe de trois ou quatre chaumières, qu'on décore du nom de « Lessouto » et où vivent les évangélistes qui ont suivi nos frères Vaudois, le tout blanchi à la chaux et à demi-couvert de plantes grimpantes fait un effet charmant. On pourrait se croire dans un petit coin de la Suisse.

Pour y arriver, nous avons traversé un beau pays, pas précisément pittoresque. Les collines boisées étaient escarpées, le chemin décrivait des courbes interminables ; les ruis-

seaux, pour la plupart à sec, nous barraient le chemin par leurs gués fangeux, de sorte que, plus d'une fois, je bénis Dieu de n'avoir pas pris nos bagages. Nous passons par la ferme d'une famille chrétienne que M. Hofmeyer estime beaucoup. Le chef de la famille, Jacob, est un digne homme, il est asthmatique. Tout métis qu'il est, ou plutôt parce qu'il est métis, il affecte les manières des Boers et, bien qu'il soit du pays, il déclare avec dédain ne pas même comprendre la langue des « Cafres ». Sa maison, comme celle de la plupart des Boers aisés, se compose de trois petites chambres; la pièce du milieu, qui est le parloir, est garnie du mobilier ordinaire : une table avec un réchaud, où « glouglotte » indifféremment dans la même bouillotte du café ou du thé, à côté de la table un siège, où trône, les bras croisés et l'air placide, la maîtresse du logis, une ou deux chaises boiteuses, garnies de lanières, — enfin, à côté de la porte, la caisse verte du wagon, où s'assied le visiteur pour subir l'interrogatoire d'usage, les regards scrutateurs et la tasse obligatoire d'un liquide noir qu'il peut

prendre indifféremment, suivant l'heure du jour, pour du thé ou du café. Ces braves gens ne nous ont pas fait regretter notre visite qu'ils ont paru apprécier beaucoup, ils nous ont donné — toujours suivant l'usage hospitalier des Boers — du lait, des œufs et des légumes.

Nous sommes parmi les Magwamba. Leurs hameaux, semés sur tous les coteaux, sont d'un négligé et d'une malpropreté qui font un contraste pénible avec les bosquets, qui généralement les ombragent. Leur langue — à l'oreille du moins — leur accoutrement et leurs armes, nous rappellent les Zoulous. Comme eux aussi, on les voit se baigner dans tous les ruisseaux.

C'est ainsi que tout en faisant nos observations, nous étions arrivés (30 juin) dans le voisinage de Valdézia. Une petite fille, venue sans doute comme « éclaireur », nous a aperçus et bientôt paraît toute une procession, nos amis Creux et Berthoud, les dames et les enfants, les catéchistes et leurs familles. Que d'exclamations de joie ! Que de questions auxquelles on ne peut répondre ! A notre

arrivée sur la station, nous nous rendons tous ensemble à la hutte qui a jusqu'ici servi de temple et nous confondons nos sentiments de joie et de reconnaissance dans des prières communes.

Le lendemain, dimanche, il y avait un nombreux auditoire. Eliakim¹ prêcha en segwamba. Que c'est étrange d'entendre un Mossouto prêcher dans une langue étrangère ! Les premières paroles d'Eliakim, avec son ton solennel, me sont restées gravées dans la mémoire : « Tsuetsue Tatana wa hëna... !² » Asser, dans une allocution pleine d'à-propos et de simplicité, fit nos salutations et rappela d'une manière touchante les temps où Eliakim et lui furent laissés tout seuls par MM. Mabile et Berthoud (1873) pour commencer l'œuvre.

Ils ne comprenaient pas la langue et ils étaient loin de leurs familles ; les commencements furent difficiles. L'après-midi, nous eûmes une réunion de salutations mutuelles

¹ Evangéliste bassouto au service de la Mission Vaudoise.

² « Maintenant notre père... »

en sessouto, langue que nos évangélistes ont implantée chez les Magwamba qui les fréquentent.

Nos amis s'évertuent à rendre notre visite aussi agréable que possible. Nous partageons notre temps et les repas entre les deux familles missionnaires.

Nous avons fait plusieurs courses à cheval dans les environs. Une des plus intéressantes fut une visite à M. Schwelnus, un missionnaire allemand qui travaille chez le chef Tchakoma. Sa station est fondée depuis peu d'années. Pour y arriver, nous traversons un district extrêmement peuplé, un magnifique parc naturel, puis un ruisseau ; puis gravissant un coteau ombragé de *morulas* gigantesques, nous nous trouvons sur la station. Entourée de bananiers et de caféiers, ensevelie dans un bois épais, avec une échappée sur une gorge profonde et sur des villages de Batsuetla perchés sur les gradins de la montagne qui la surplombe, cette station est d'un pittoresque ravissant. M. et M^{me} Schwelnus nous ont reçus avec cette simplicité et cette cordialité que j'ai

si souvent appréciées chez nos frères allemands. Au retour, des troupes de petits négrillons, plus que légèrement vêtus, émerveillés de nos montures, gambadaient devant nous, chantant en chœur les louanges du cheval. Ces quelques notes, bien cadencées et bien harmonisées, ne manquaient pas d'un certain charme et pour en jouir avec eux nous ralentîmes le pas.

Nos frères Vaudois ont senti le besoin de se mettre, avec les missionnaires de la Société de Berlin, sur le pied de la plus grande fraternité. Par un accord mutuel, ceux-ci se sont réservé tous les droits sur les tribus des Bapédis et ceux-là se sont engagés à n'évangéliser que les tribus qui parlent une autre langue, les Magwamba, les Amathonga etc... que l'on nous montre dispersés au delà du Limpopo et dans les régions de Delagoa. Cet accord, il faut bien le dire, a suscité un grand mécontentement et une opposition sourde mais déterminée, parmi les chefs Bapédis. Ce partage missionnaire évoquait en eux des souvenirs politiques peu agréables. Il est incontestable que si les missionnaires

Vaudois, venant du Lessouto, avaient répondu aux instances des Bapédis, ils se fussent assurés d'emblée un champ vaste et intéressant, mais ils eussent certainement limité la sphère des missionnaires de Berlin. Venant du Lessouto leur popularité était grande et leur influence sur toutes ces tribus eût été immense.

Le dimanche a été un jour de grande fête à Valdézia. Pour l'occasion, le temple rustique avait été badigeonné, une belle cloche appelait, pour la première fois et à grandes volées, fidèles et païens à la prière. M. Schwellnus arrivait à cheval et bientôt un auditoire compacte se pressait dans l'enceinte de cet édifice primitif. Grâce à ma connaissance du zoulou, je pus suivre la méditation de M. Berthoud sur l'enfant prodigue. Puis eut lieu la cérémonie solennelle du baptême de six jeunes hommes et d'une femme. A la requête de mes amis, j'adressai quelques paroles à cette petite bande de néophytes. Je me sentais profondément ému en présence de ces hommes confessant publiquement leur foi et qui, naguère, étaient encore plongés dans

les ténèbres du paganisme, « sans espérance et sans Dieu ». En présence d'une telle transformation, qui oserait douter que « l'Évangile de Christ c'est bien, en vérité, la puissance de Dieu en salut à tout croyant ? » — Mes pensées ne s'arrêtaient pas à ce qui se passait devant moi, elles étaient toutes pleines de la mission qui m'est confiée.

Des baptêmes d'enfants l'après-midi et la Sainte-Cène le soir remplirent et terminèrent cette journée bénie.

M. Paul Berthoud est ce que devrait être tout missionnaire dans ces parages africains, médecin. Il a opéré des cures que l'on déclare merveilleuses ; aussi, exerce-t-il une grande influence tant sur les blancs que sur les noirs. On ne réalise pas encore en France, comme on le fait en Écosse, en Angleterre et en Amérique, toute l'importance des études médicales pour un missionnaire appelé à vivre et à travailler en dehors des limites de la civilisation. La légère teinte de ce genre de connaissances que certaines sociétés donnent à leurs ouvriers, comme par acquit de conscience, ne suffit pas ; il est

grand temps qu'on le sache et qu'on y remédie.

M. Ernest Creux a, lui aussi, sa spécialité. Il est éminemment évangéliste. Il se donne beaucoup de mouvement ; il a institué un service spécial pour les Anglais des environs et il a commencé une croisade si énergique contre l'eau-de-vie et l'ivrognerie qu'on le craint dans tout le district.

Le lendemain nous espérions la poste qui était attendue depuis plusieurs jours ; nous avions envoyé un nouveau messenger, mais lui aussi ne nous rapporta rien. Ce fut un désappointement. La régularité du service postal, par ici, laisse, paraît-il, beaucoup à désirer.

Nos amis de Valdézia nous cédèrent de leurs provisions et des étoffes pour échanges. Ils s'étaient arrangés d'avance pour renouveler au moins un de nos attelages en nous donnant leurs meilleurs bœufs. Ils se conduisirent envers nous avec une générosité qui nous toucha. Du reste, les égards qu'ils eurent pour nous, la délicatesse avec laquelle ils nous préparèrent des surprises nous confondirent et nous humilièrent.

Ce petit séjour dans cette succursale du Lessouto reposa nos gens et les retrempa. Les évangélistes bassoutos, Eliakim, Béthuel, Jérémie et notre digne Jonathan ¹ les comblèrent de bontés et s'évertuèrent à leur faire oublier les fatigues du voyage. Il fallut pourtant se séparer. Nous reverrons-nous jamais ? Nos amis, Creux surtout, sont tout pleins du projet d'ouvrir un chemin à travers le Zoutpansberg et le Limpopo, de pénétrer dans le pays d'Umzila et de faire, l'an prochain, une expédition qui se rencontre avec la nôtre chez les Banyais. Qu'advient-il de ces plans qui ne sont encore qu'ébauchés ?

M. Creux nous accompagna en famille et nous reprîmes le chemin de Goedgedacht, en passant tout près d'un village européen, naguère très prospère et centre de commerce important, maintenant complètement déserté. Les guerres d'abord, puis les fièvres endémiques surtout, en ont chassé tous les habitants. Les maisons et l'église, sans ou-

¹ Bassouto converti à Lérivé et travaillant, comme les trois précédents, pour la Mission Vaudoise.

blier la prison, sont encore là, mais vides et silencieuses, avec les fenêtres et les portes brisées, l'herbe croît dans les rues. C'est Schoemansdorp.

Il m'en a coûté de dire adieu à mon cher Jonathan qui nous a accompagnés une partie de la route. Je l'ai vu souvent pendant notre séjour à Valdézia, j'ai eu des entretiens fréquents et intimes avec lui. J'ai retrouvé en lui le même Jonathan qu'autrefois, mais en qui l'œuvre de la grâce s'est développée, un vrai Israélite en qui il n'y a point de fraude. En présence de tant de simplicité de foi, de zèle et de fidélité chez quelques-uns de ces humbles chrétiens ignorés du monde et les aperçus, les révélations que j'ai parfois sur moi-même, je me demande si dans le ciel nos rôles ne seront pas changés et si je ne m'estimerai pas heureux d'être le serviteur d'un Jonathan, d'un Johanne Nkélé, d'une Damaris Motoké ¹.

A notre approche de Goedgedacht, tout le monde accourut à notre rencontre, c'était de

¹ Bassoutos convertis de Lérivé.

la joie, des chants et des poignées de mains sans fin. M. Hofmeyer qui trouvait que nous étions restés un peu trop longtemps à Valdézia, dit à M. Creux en plaisantant : « On vous a donné toute la moelle, on nous apporte les os à nous ». — Le fait est que l'hiver passe rapidement et que tout contents que nos amis Hofmeyer sont de nous voir, ils désirent comme nous, que nous partions au plus vite, pour profiter de la bonne saison. Aussi, dès le lendemain nous nous mîmes à charger les voitures. Nos gens étaient pleins d'entrain. Le soir, nous eûmes une réunion bénie, où deux hommes professèrent d'avoir trouvé le Sauveur.

Le lendemain, dimanche, fut aussi un beau jour. Je prêchai à un auditoire nombreux et sympathique sur I Corinthiens vi, 19 : « Vous n'êtes pas à vous-mêmes. » M. Creux, l'après-midi, fit entendre de sérieux appels, et le soir, à une réunion fraternelle présidée par M. Hofmeyer, il se dit des choses excellentes. On sentait que le Seigneur était là. L'impression était profonde et solennelle.

Le lendemain matin, M. Hofmeyer me salua

en me disant : « Le Seigneur me demande mon bras droit pour vous le donner, vous l'aurez. Migal est déjà venu me dire qu'il s'offre pour vous accompagner ». — Un peu plus tard, Simoné et Japhéta, deux hommes de confiance se présentèrent aussi pour nous servir de guides. Donc trois ouvriers de plus, juste le nombre que j'avais demandé dans mes prières ! Aucun de nous n'avait parlé à ces hommes, c'était une affaire entièrement entre eux et Dieu.

Toute la journée fut employée à écrire des lettres et à acheter quelques provisions. Mais à notre grand étonnement, les gens de Goedgedacht avaient déjà pourvu à nos besoins les plus pressants : patates, arachides, maïs, mabélé, farine, tout avait été préparé pendant que nous étions à Valdézia. On les apportait maintenant avec un tel entrain, que « nos wagons — remarquait quelqu'un — prenaient de l'embonpoint à vue d'œil ». M. Hofmeyer m'avait procuré quatre bœufs à bon compte. Il nous en donna un cinquième pour mettre sous le joug ou pour tuer, à notre choix. Il me céda aussi huit ânes,

mais il y en avait dix quand il me les livra. Il ne voulut écouter aucune remarque. Le prix courant est de 6 £ par tête ; il me les a cédés à 3 £ et m'en a donné dix pour huit.

Le soir eut lieu la réunion d'adieux. Notre frère parla avec une chaleur de cœur, vraiment électrique. Parlant des trois hommes qui partent avec nous : « Vous savez, dit-il, la place qu'ils occupent ici, mais Dieu les demande. Mon seul regret, c'est que mes trois fils sont encore trop jeunes. Quelle joie pour moi, si Dieu me disait : « Hofmeyer, j'ai besoin de Jan, d'Hendrick et de Christophel, donne les moi tous les trois. » Sa voix tremblait d'émotion. Puis se tournant vers ces hommes : « Sachez, mes frères, leur disait-il, que l'engrais de l'Évangile c'est souvent la chair et le sang de ceux qui le prêchent ». Un silence d'une solennité saisissante suivit ces paroles.

Simoné alors se leva, fit connaître de quelle manière il avait compris l'appel de Dieu : « Nous partons pour la guerre comme les Israélites contre les Amalécites ; vous, demeurez en paix et combattez par vos prières. »

Son allocution était un torrent de feu. Japhéta et Aaron parlèrent ensuite avec un calme mâle : « Voici mes enfants, dit ensuite M. Hofmeyer en se tournant vers moi, parlez-leur. »

« Qui vous a appelés ? Qui vous envoie au Bonyaï ? » leur demandai-je. — « C'est notre Jésus, notre Maître et notre roi, » répondirent-ils tous d'une voix. — « J'en suis bien aise. Je craignais que vous n'ayez cédé à l'instance de nos appels et simplement pour aider les églises du Lessouto. Car nous sommes faibles et pauvres et je ne sais trop quelle récompense nous pourrions vous promettre. Votre Maître, c'est aussi notre Maître à nous, nous le suivrons ensemble. » — Toute la congrégation était en larmes et lorsqu'on essaya de chanter, les sanglots couvraient presque le chant. Cette réunion, qui se prolongea jusqu'à 11 heures de la nuit, ne s'effacera jamais de mon souvenir. Elle nous rappelait à Christina et à moi les dernières scènes de Lérivé, aussi sentîmes-nous le besoin de nous arracher brusquement à nos amis et de nous retirer.

Le lendemain 17 juillet, c'était mon 43^{me} anniversaire de naissance. En me réveillant, je trouvai épinglé près de mon chevet, à la toile de la voiture, ce beau texte illustré : « Commit thy way unto the Lord » (remets ta voie sur l'Eternel). C'était un précieux motto que ma bien-aimée me donnait au seuil d'une nouvelle étape dans la vie et au commencement de notre entreprise.

Après beaucoup d'embarras pour la réorganisation de nos attelages, tous nos amis se réunirent une dernière fois devant nos wagons, nous nous recommandâmes mutuellement à Dieu et à la Parole de sa grâce et nous partîmes. Nous nous retournions de temps en temps pour jeter encore un regard sur ce dernier poste du christianisme et de la civilisation que nous quittions.

M. et M^{me} Creux voulurent nous accompagner et camper une fois encore avec nous, mais eux aussi durent nous dire adieu. Et quand ils eurent tourné le timon de leur voiture, que nous eûmes recueilli leurs derniers signaux d'amitié, nous comprîmes que la planche était définitivement tirée qui nous

unissait encore au rivage, que l'ancre était levée et que nous étions en pleine mer... Mais ce n'était pas la mer qui s'étendait devant nous, c'était, au delà des montagnes, le désert et l'inconnu.

Nous serons sevrés de tous nos amis et privés, pour longtemps sans doute, de tous rapports avec eux et avec le monde civilisé. Mais l'Eternel est notre lumière et notre délivrance, de quoi pourrions-nous avoir peur ?

